

Chers Madame et Monsieur,
Chers Amis et Collèges,

Ce soir, je me retrouve obligé à recourir à ma "mémoire d'habitude" pour vous parler de ma "mémoire de souvenir". Moi qui abondonnai depuis très longtemps la table d'écriture pour le chevalet, et ne pris pinceaux, plumes et crayons que pour le dessin et la peinture.

En 2005 un objet très curieux fait apparition dans mes toiles. Une tige tournée (triée), surmontée d'un disque, lié par un fil à une boule en bois. En vain, j'avais essayé de trouver son nom. Même, jusqu'à en douter de son existence. Se demandant aussi, si ce n'était pas une simple invention phantasmagorique de l'esprit.

La symbolique de cet objet emblématique et mystérieux était toujours présente sous mes yeux. Pesante aussi. Juché sur l'avant-plan du tableau, on a parfois du mal à réaliser que ces deux pièces qui le composent, s'appartiennent. Et qu'elles sont liées par une cordelette dissimulée sous les décombres et les amas. Pour moi cet objet-là symbolisait la chute, la mort, un souvenir d'enfance.

Il a fallu attendre dix ans pour m'assurer de son existence. C'était en feuilletant le catalogue de Rudolf Herz. Un livre dédié au séjour effectué par Marcel Duchamp à Munich. Une visite dont il résultera quelques toiles et un bilboquet signé:

Souvenir de Paris / A mon ami M. Bergmann / Duchamp Printemps 1910

C'est seulement à ce moment-là, que je me suis rendu compte, que ce jeu qui fit sa première apparition dans la littérature française déjà en 1534 sous la main de Rabelais. Cette boule de bois percée d'un trou, qu'on lançait en l'air et on tâchait de la rattrapper à l'aide d'un bâton, faisait sûrement partie des jeux que l'on jouait pendant les colonies de vacances, à laquelle j'avais assisté vingt ans auparavant.

Mes souvenirs d'enfance sont imprégnés dans l'essence de térébenthine et les odeurs d'huile. Enfermés dans la maison -mon frère et moi- toute fuite était pour nous une aventure, une découverte, à même dire une conquête. C'est les ruines qu'on investissait. Qui à leur tour sont investies par cet arbre dont le nom m'échappe par trahison de mémoire. Mais qui est si présent par l'odeur dégagée qui me causa toujours la nausée. L'enfant et l'artiste ne sont qu'un. Le premier assis avec ses jouets, enfermé quelque part. Le second dans son atelier, palette et pinceaux à la main. Tous deux affrontons le temps.

L'enfant par peur de ce temps qui n'avance pas. L'adulte hanté par un sentiment insupportable du temps qui fuit. Un monde à deux vitesses, un simple jeu de perception.

La mémoire de l'artiste est une mémoire composée, complexe, évocatrice très liée à ses expériences sensorielles, visuelles et olfactives. Inséparable de sa biographie.

Elle ressemble à cette source d'eau; parfois abondante, dense et inépuisable et parfois maigre et asséchée. Les souvenirs qu'on croit parfois perdus ou oubliés ne sont qu'ensevelies. Et qui jaillissent soudain comme ce ruisseau qui sort de nul part.

En préparant cet entretien, je me suis aperçu que la mémoire et la pierre ont toujours eu un lien très étroit, même dire ils sont inséparables.

Stèles funéraires, dalles dressées, pierre tombale sculptée pour un défunt. Une colonne construite à la mémoire des victimes ou pour immortaliser un martyr. Obélisque érigé à la mémoire d'un conquérant, qu'on n'hésitera pas à abattre pour marquer sa défaite.

Les parois de 'Nahr el Kalb' ne sont-elles pas la mémoire de sang et de sueur d'un pays taillée dans la pierre?

Ils sont moches les monuments de ma ville, disproportionnés, bossus ou manchots.

Trois projets lithographiques dépeignent jusqu'à présent cette relation entre la pierre et la mémoire:

"Mémoires de pierres", C'est le plaisir que j'éprouve en jouant sur la richesse sémantique des expressions. c'est à la fois ce dont la pierre se souvient car, en lithographie, il arrive parfois que les fantômes d'un ancien modèle ressurgissent : c'est parce que la pierre utilisée dans cette technique d'impression à plat se révolte. Conserve et porte en elle-même une ancienne vie, une vie antérieure, si bien que le modèle peut parfois se confondre avec un autre, dont on n'a pas été l'auteur ... Et puis, "Mémoires de pierres", c'est aussi adopter une technique en voie d'extinction pour retracer un paysage urbain anéanti.

La pierre de ma ville est poncée à la manière d'une pierre lithographique, raclée, effacée pour laisser la place à un autre paysage. Elle est soumise à sa disparition progressive due au bétonnage massif.

Sa présence, masquée et timide dans le décor, apparaît comme une véritable trace, vestige du passé et d'une époque qui n'a pas été détruite, certes, mais qui a été le témoin d'une destruction, perpétrée par la guerre et poursuivie par la reconstruction.

La lithographie, cette "écriture sur la pierre" est une entrée volontaire dans le temps de mon enfance. Dans mes propres souvenirs qui me surprennent, qui me dérangent parfois, qui me déclenchent la chair de poule: agenouillés sur le sol, contemplant la version couleur de la série "Wadi Abou Jmil" pour finaliser mon troisième projet "Nos âmes en chantier" avec Valérie Cachard, lorsqu'elle chuchota une remarque que je n'avais même pas constatée auparavant. Une remarque qui brisa le silence regnant dans l'appartement: "cela me rappelle les couleurs des billets de l'ancienne monnaie libanaise dit-elle, celle qu'on utilisait lorsqu'on était petit, qu'on trouvait chez ma grand-mère".

Soudain, deux mémoires se sont croisées, juxtaposées à la manière de cette pierre lithographique. Cette pierre à la mémoire coriace et solide, jusqu'à en contenir toutes empreintes de vie sur terre (fossiles).

Mes toiles reflètent l'expérience personnelle de la guerre civile, de la fuite et de l'exil.

Uniformes militaires, bottes et ceintures, objets de la vie quotidienne entassés ou bien éparpillés. Tas de charbon élevés brique après brique, valises et coffres bâtis comme des tours babyloniennes.

Je suis rentré en 2006 passer quelques mois à Beyrouth. Moi qui avais quitté le pays quatre ans auparavant pour poursuivre ma formation de peintre près de Marwan à Berlin.

Cette résidence devrait me permettre la préparation d'une grande exposition de peinture. Et voilà à nouveau que la guerre m'a pris par surprise, moi qui croyais qu'elle faisait seulement partie de notre histoire. Mais non, Voilà qu'elle prend part du décor! Elle m'a pris en otage, par la gorge, à m'étouffer.

Et soudain ma source s'est tarie. Cette incapacité à peindre qui dura plusieurs mois coïncida avec la reprise des cours en Muséologie. Une coïncidence qui causa d'abord une déviation dans ma démarche, puis une ramification théorique et conceptuelle.... Doucement je suis revenu à ma peinture. Doucement je suis devenu comme cet arbre avec des racines, un tronc, deux branches. Comme ces chimères que je passe mon temps à modeler. Une créature à deux têtes.

"Al-Burak" , la monture à tête humaine des prophètes, est une adaptation artistique d'un intérêt historique et culturel avec la mythologie. Elle assemble deux perspectives scientifiques: l'histoire naturelle et l'histoire culturelle; elle travaille avec les mécanismes de la première, afin de crédibiliser une fiction dont la source est culturelle.

Cette installation définit le cadre dans lequel j'ai grandi, dans lequel réalité et fiction se croisent, le questionnement de leur crédibilité croît, et dans lequel les limites de manipulation d'images se font presque inexistantes. Un monde dans lequel la réalité est devenue dépendante de l'autorité.

Après avoir consacré une décennie à modeler des objets, créer des documents, perfectionner et finaliser les détails d'une fiction pour la rendre crédible. Voilà que Je me trouve depuis un certain temps à rouler à contre-sens.

Le hasard a voulu que je tombe dans une enchère à Leipzig, sur trois gravures d'un artiste dont le nom m'est inconnu. Mais dont j'avais déjà pris conscience de son existence quelques années auparavant. Un personnage qu'on croyait sortir d'un conte de fées, ce "prince de Thèbes" comme le nommait Else Lasker-Schüler, la poétesse expressionniste allemande. Ou Yussuff Abbo de son propre nom. C'est ce bedouin-sculpteur qui m'a cette fois capté. Je n'ai jamais imaginé que je passerai trois ans à feuilleter dans la vie de cet artiste oublié. Ou plus précisément à recueillir les pages de cette vie éparpillées à tout vent par la haine, la guerre et la misère.

Né à Safed en 1888 d'une famille paysanne kabbaliste juive. Il grandit dans la partie arabe de la ville, puis dans les colonies, avant d'entamer une carrière de pêcheur sur le lac Tibériade (Mer de Galilée).

C'est en 1909 que Yussuff Abbo quitta sa ville natale pour Jérusalem. Où il gagna sa vie comme tailleur de pierre. Il participa à la construction de la fondation de l'impératrice Augusta Victoria au Mont des Oliviers. Et pour son talent fort remarqué, il fut encouragé à suivre des cours de sculpture. Il arriva en Allemagne en 1911 et obtiendra son diplôme en 1919 de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Berlin. Il entama en dix an une vraie carrière d'artiste, il exposa avec les plus grands peintres et sculpteurs de son temps et chez les meilleurs galeristes de l'époque. Et à partir de 1933 il mènera une vie clandestine et parvint à regagner l'Angleterre le 20 septembre 1935, à l'aide d'un faux passeport égyptien, accompagné de sa femme et de ses deux fils.

À Londres il mena une vie austère, partagée entre les travaux de chantiers et la maladie. Il mourut le 29 août 1953 suite à une opération.

Ce projet ne s'intéresse pas seulement à la mémoire de cet artiste fort oublié et à la reconstitution de sa biographie. Un artiste qui faisait partie intégrale de l'histoire berlinoise, dans le temps de la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes. Mais aussi à la question de l'identité et de l'appartenance territoriale, dans une région géographique maudite et mortelle. La désintégration de l'empire ottoman, qu'avait connu Abbo dans les années 20 et qui conduisa directement à nos frontières, se dissolvent à nouveau aujourd'hui. L'histoire de Yussuff Abbo devient la mémoire d'une personne qui résume tout un peuple, un pays, une région touchés par le sort et la malédiction.

Yussuff, c'est à la mémoire de ces galets que tu lanças enfant dans un lac. Et à la pierre que tu taillas à Jérusalem. C'est à la mémoire de cette pierre lithographique tant aimée que tu dessinâs à Berlin et la pierre que tu sculptâs à Londres ... à la mémoire de l'homme que tu as été. Que je dédie cette soirée

C'est aussi à la mémoire d'un grand maître (Marwan) qui vient de nous quitter...
Et à la nôtre aussi.

Said Baalbaki

**Intervention donnée lors de la conférence "Said Baalbaki, mémoires de pierre",
organisée par ARP- ALBA au musée Surssock le 23 mars 2017**